

Les aventures  
de Charlemagne Legba



**Kwamé Maherpa**

**Les aventures  
de Charlemagne Legba**

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

## Du même auteur

Curse, in Genesis an anthology of black science fiction, Smyrna (USA), 2010  
Les Chroniques de l'Age de Fer (recueil de nouvelles), Edilivre, 2010  
Destins (recueil de nouvelles) Editions du Net, 2014  
Manta 131 in Histoire de folie, une anthologie dirigée par Marc Bailly, Editions Lune Ecarlate, 2014  
Sécheresse et chaos in Légendes africaines, une anthologie dirigée par Marc Bailly, Editions Elenya 2015.  
La Geste d'Osseï, Ikor Editions, 2015  
Les guerriers d'Outre-mort, Editions du Net, 2016 (1<sup>ère</sup> édition Edilivre, 2008)  
Déboires d'un chat in compagnons d'écrivains, Ikor éditions, 2016  
Le conquérant de sang in Vampire des origines-volume 1 (Prix Masterton 2016), Editions Lune Ecarlate 2016  
L'aigle d'Aoteroa in Légendes océaniques, collection anthologia, Evidence Editions, 2017  
La voie du berserker, Editions de la Banshee, 2018  
Éthiopiennes, Editions l'Harmattan, 2019  
Retour sur scène, in 3 secondes avant de mourir, collection anthologia, Evidence éditions, 2020  
Les aventures de Charlemagne Legba (Finaliste Prix Masterton 2021), la nouvelle plume, 2020 (1<sup>ère</sup> édition)  
Le siège de Taghala, La Nouvelle Plume, 2022  
Introduction profane à l'Ancienne Egypte, Editions Anibwe, 2022  
L'enfant de la colère, la voie du Berseker, volume1, Editions du Zebrycorne, 2022 (deuxième édition)

Pour en savoir plus sur l'auteur et le contacter :

<http://anuba-overblog.com>

<https://www.facebook.com/kwame.maherpa>

[kwamemaherpa@gmail.com](mailto:kwamemaherpa@gmail.com)

© Les Éditions du Net, 2023

ISBN : 978-2-312-13106-1

# Avant-propos

Ce recueil de nouvelles, initialement publié aux Editions de la Nouvelle Plume, a été finaliste du Prix Masterton 2021<sup>1</sup> dans la catégorie « nouvelle ». En fin d'année 2022, les Editions de la Nouvelle Plume ont cessé leur activité professionnelle.

Les Editions du Net redonnent une nouvelle vie éditoriale aux « Aventures de Charlemagne Legba ».

---

1. Il s'agit d'un prix littéraire francophone créé en 2000 par Marc Bailly et qui récompense chaque année un roman français, un roman étranger (traduit) et une nouvelle française, à caractère d'horreur ou de fantastique (source wikipedia).



## Manta 131

Pour Idrissa Kounaté, la journée avait mal débuté. Son automobile, une BMW de luxe, s'était obstinée à refuser tout démarrage en ce jour d'automne. La rage au ventre, les tempes battantes, le pesant trentenaire était parti au pas de course rejoindre la gare la plus proche de son domicile. Naguère, il était un excellent coureur, capable de semer n'importe quel équipage de police secours ou de BAC dans les méandres de la cité où il avait vécu sa remuante adolescence.

À présent, sa foulée était celle d'un homme d'affaires de plus de cent vingt kilos qui avait troqué son survêtement de sport et ses baskets contre un costume et des souliers sur mesure importés directement de Milan. Le souffle court, les genoux enflés, les pieds endoloris par cette course matinale, invitée de dernière minute dans son emploi du temps, Idrissa Kounaté avait joué des épaules sur le quai bondé de voyageurs matinaux, encore hagards en raison d'une nuit de sommeil trop courte et l'accumulation de trajets de plus en plus longs, pour monter dans le train.

L'ancien caïd de cité n'était pas totalement mort en lui, d'ailleurs avait-il cherché à le tuer un jour ? Entre la petite frappe de quartier qui terrorisait autrui autrefois et l'impitoyable homme d'affaires qu'il était devenu, Kounaté avait juste changé d'univers. Dominer et gagner sans s'embarrasser de scrupules prospéraient sur le même purin du mépris des valeurs humaines, le monde du business lui convenait parfaitement. Il était comme un requin allant d'un océan à l'autre.

Il s'était lourdement avachi sur une banquette, sa masse débordant largement sur la deuxième et écrasant contre la paroi

vitrée du wagon sa voisine, trop choquée par sa brusque goujaterie pour protester.

En revanche, sa journée de travail se déroula avec la vitesse agréable d'un rêve éveillé. D'avantageux contrats signés en ce jour allaient le rendre encore plus prospère dans les mois à venir. Un bonheur ne venant jamais seul, Kounaté se rendit en taxi dans un grand restaurant de la capitale en réponse à l'invitation émanant d'un aréopage d'hommes politiques et de financiers influents. Désormais, il appartenait au cercle restreint de ceux qui comp- taient dans le pays.

Même le maire de sa commune, pour qui il avait servi jadis de rabatteur d'électeurs par le biais d'une association paramunicipale financée par des fonds publics, allait lui manger dans le creux de sa main. Fort de cette nouvelle fierté, Idrissa Kounaté arpentait d'un pas ferme le trottoir devant le restaurant quatre fois étoilé où il venait de passer cette soirée mémorable. Son téléphone portable collé contre l'oreille, il cherchait à contacter une société de taxi pour le ramener à son domicile dans sa lointaine banlieue : « Bientôt un mauvais souvenir pensa-t-il. »

Aucun de ses appels n'aboutit. Même le service d'accueil du restaurant ne connut pas meilleure fortune. Refusant d'être assimilé à un pauvre banlieusard, Kounaté ne sollicita pas un covoiturage auprès de ses nouveaux amis. Un peu de marche lui ferait le plus grand bien, la gare n'étant pas bien éloignée du lieu des agapes. La démarche rendue légère par une consommation, supérieure à la moyenne, de champagne millésimé et de Cognac VSOP, il prit la direction de la station SNCF la plus proche. Sa marche dura plus de trente minutes. Pas un seul taxi ne croisa sa route. Pourtant, sa Rolex n'indiquait que vingt-trois heures trente. Il pressa le pas. Hors de question de rater le dernier train.

Devant la gare avec sa façade typique des grands bâtiments du 19<sup>ème</sup> siècle, un mélange harmonieux de pierre de taille et de vitres géantes, son ultime espoir de trouver un taxi fut déçu. Les stations étaient vides. Kounaté monta quatre à quatre les marches de

l'escalator, déambula rapidement dans la galerie marchande vide de toute activité.

Une fois sur le quai, il scruta les écrans à la recherche du train qui allait le ramener chez lui. Avec soulagement, il vit que ce dernier était affiché, sans annonce de retard, il s'agissait du Manta 131, il partait à minuit. Dans moins d'une heure, Idrissa Kounaté serait chez lui dans le salon de sa cossue maison de centre-ville à déguster un dernier ballon de cognac à la robe dorée. Auparavant il serait rentré sur la pointe des pieds afin de ne pas réveiller son épouse et ses trois enfants. Cette perspective le fit sourire. Certes, il revenait bien plus tard que d'habitude, mais grâce à ses nouvelles relations et à la prospérité de ses affaires, l'avenir de sa progéniture était écrit sur un parchemin de vélin, grandes écoles et beaux mariages les attendaient dorénavant.

La voix débitée par le haut-parleur annonçant le départ d'un train le surprit dans ses rêves de grandeur. Il regarda à peine un vagabond en treillis usé jusqu'à la corde, assis à même le béton, recherchant sans doute un sommeil qui se dérobaît à lui. D'épaisses dreadlocks grises sales tombaient sur son visage, Kounaté remonta rapidement le quai et grimpa dans le wagon de tête. D'emblée, l'état de saleté des lieux le surprit et le révolta. Le voyageur eut l'impression de revenir plusieurs années en arrière, à l'époque où il écumait avec sa petite bande cette ligne que les policiers des réseaux ferrés avaient surnommée « la ligne de la mort ». Il fit un slalom entre les boîtes vides de Mac Do, encore débordantes de graisse et exhalant un relief d'odeur de grillon refroidi, les gobelets écrasés et autres papiers gras. Il prit place sur une banquette sale en simili cuir dont quelques reflets orangés laissaient deviner sa colère d'origine :

« J'ignorais que ce type de merde roulait encore, se dit l'homme d'affaires, soudain vexé de revenir à la case départ de son adolescence. »

Dans le plus grand silence, le train s'ébranla. Personne d'autre n'était monté à bord. Une douce somnolence s'empara de lui. Son

visage alla doucement s'appuyer sur la vitre de la fenêtre. Au moment de s'enfoncer dans les profondeurs du sommeil, Idrissa Kounaté sursauta et fit un bond en arrière. Il lut avec la lenteur d'un automate les mots suivants qui étaient gravés dans le verre : « Pitbulls sauvages en force ». Ces mots, il les avait effacés de sa mémoire depuis plus de quinze ans. Machinalement, ses doigts parcoururent la surface vitrée. Il sentit le relief des lettres. Elles semblaient avoir été tracées le jour même :

« La relève est assurée, bande de copieurs va ! s'écria l'ancien loubard qui reprenait d'instinct ses manières de mauvais garçon de quartier. »

Un ricanement gras secoua sa grosse carcasse. Ses larges mains tapèrent ses cuisses d'allégresse. Les néons du compartiment se mirent à clignoter :

« C'est vraiment un train pourri, je vais finir le voyage dans le noir. Demain, je vais me chercher une grosse piaule à Neuilly, chez les bourges. »

Son sourire hilare se figea en un seul instant. D'abord incrédule, il lança :

« C'est pas possible ! je rêve ! Non ! Non ! vous êtes... ba-fouilla-t-il, incapable de terminer sa phrase tant que la terreur clouait sa langue. »

Submergé par une vague de panique, Idrissa Kounaté bondit hors de la banquette. Il courut vers la portière qui séparait son wagon de la cabine du conducteur de la locomotive. Ses gros poings en tambourinèrent la surface métallique, l'enfonçant par endroits, mais sans parvenir à forcer l'ouverture. Terrassé par cette frayeur qu'il ne parvenait pas à dominer, Idrissa Kounaté se laissa glisser sur le sol, pleurnichant comme un enfant au fond de son lit. Comme une vulgaire feuille morte sous l'emprise du vent, son corps s'écrasa contre la porte de la cabine du chauffeur. Idrissa sentit et entendit le moindre centimètre de sa peau s'écorcher. De minces filets de sang coulèrent le long du battant de fer, des éclats de cervelle volèrent sur les parois et le fracas autant sourd que

lancinant des essieux contre les rails couvrit à peine le déchirement de ses muscles et de ses tendons. L

L'écho de ses coups ne fit que renforcer sa peur quasi animale. Idrissa Kounaté cria. Hurla. Impuissant devant la démence immatérielle qui s'abattait sur lui. Puis un mortel silence, enveloppé dans un nuage de sang en suspension, vint planer sur le wagon plongé dans une fulgurante obscurité.

\*\*\*

Sur son écran informatique, arriva enfin le courriel tant attendu. Le Major Charlemagne Legba, officier de police judiciaire à la Brigade Criminelle parcourut des yeux la réponse du Fichier National Automatisé des Empreintes Génétiques. Deux jours plus tôt, un cadavre atrocement écorché et mutilé d'un homme de type africain avait été découvert sur le ballast d'une voie ferrée, à proximité de la gare d'Asnières. Son intuition ne l'avait pas trompé. L'ADN de la victime, un certain Idrissa Kounaté, était bien répertorié au FNAEG. Ses traces biologiques avaient été prélevées sur une scène de crime quelques années auparavant. Il s'agissait d'une vieille affaire non élucidée qui remontait à l'année 1992, un double homicide précédé de viol post mortem et d'actes de barbarie. Ces assassinats avaient été perpétrés dans le compartiment d'un train de banlieue un 16 novembre 1992 :

« C'est curieux, ce connard a été trouvé le 16 novembre 2012 sur le même trajet ! »

À l'époque, des prélèvements de sang et de sperme avaient été effectués, mais cela n'avait donné aucun résultat, car leurs propriétaires n'étaient pas enregistrées au FNAEG. Pour compliquer le tout, la vidéosurveillance avec enregistrement ne s'était pas encore généralisée dans les gares. Les auteurs du double meurtre s'étaient comme volatilisés.

Plusieurs années plus tard, l'un des violeurs et tueurs était clairement identifié. Heureusement qu'une carte d'identité avait

été retrouvée sur le défunt. Charlemagne Legba se tâta le menton. Perplexe. Il était confronté à un acte de vengeance, un justicier sans doute. Même si la victime était un beau salaud, le major se devait de retrouver l'auteur de cette exécution barbare, l'empêcher de passer à l'acte de nouveau :

« À moins qu'il ait déjà frappé, se dit Legba. »

Le gradé demanda à ses jeunes collègues de faire des recherches sur ce très peu sympathique trépassé. Toutes les sources de renseignements furent sollicitées, aussi bien le fichier des antécédents que le commissariat de la ville de banlieue où résidait le défunt. Très rapidement, il put faire la synthèse des informations collectées. Il y a quelques années Idrissa Kounaté était, ce qu'on appelait dans le jargon propre aux policiers un « crachou » ou un « crapaud », c'est-à-dire un petit délinquant de cité qui appartenait à une bande appelée « Pitbulls sauvages ». Il n'avait jamais été interpellé, juste répertorié comme membre d'une bande.

« S'il n'a jamais été serré, cela prouve que ce pourri était plus dangereux que ses copains. »

Charlemagne Legba continua de faire l'environnement de la victime, il téléphona à un de ses collègues, un ancien des Renseignements Généraux qui avait travaillé sur les Bandes de l'Ouest parisien :

« Les Pitbulls sauvages, j'ai bossé sur eux, il y a longtemps, c'était une bande de crapauds qu'on soupçonnait de dealer dans les halls d'immeuble et de racket contre les commerçants de leur cité. À cause de l'omerta qu'ils imposaient dans leur quartier, ils n'ont jamais été inquiétés. Pourquoi tu t'intéresses à ces merdes ? Lui demanda, au bout du fil, son collègue.

– L'un d'entre eux, Idrissa Kounaté a été retrouvé en pièces détachées sur les rails, pas loin de la gare d'Asnières. Pourrais-tu m'envoyer une liste avec les noms de ces voyous ? À mon avis, j'ai un émule du “justicier de New-York” sur le dos. »

Dix minutes plus tard, il recevait la liste en pièces jointes sur sa messagerie professionnelle. Neuf noms, avec date et lieu de naissance étaient inscrits :

« Une liste nécrologique, pensa l'enquêteur. »

Son intuition se révéla exacte. Neuf noms, neuf morts. Tous décédés de mort violente dans les quatre coins de la France, tous trouvés éviscérés, démembrés, déchiquetés ou décapités sur les ballasts d'une voie de chemin de fer. Les crimes s'étaient étalés sur dix ans, un par année :

« Toujours un 16 novembre, remarqua l'enquêteur. »

Telle avait été la constatation principale tirée des recherches qu'il avait fait effectuer par ses collègues gardiens de la paix auprès des différents services de police et de gendarmerie qui avaient été saisis de ces homicides. Pour Charlemagne Legba, un voile obscur venait de s'entrouvrir. La clé de cette sanglante énigme se trouvait du côté des victimes du double meurtre de 1992. Il se fit envoyer l'archive numérisée de la procédure sur sa messagerie professionnelle. Par le velux de son bureau, situé sous les toits d'un vieil immeuble parisien, la lumière du crépuscule illumina le tourbillon de poussière soulevé par son chauffage d'appoint. La lecture commença. En dépit de plusieurs années de police active précédées d'un engagement dans les forces spéciales dans les années 1990, la nausée le gagna à la vue des planches photo du double meurtre, une vraie boucherie :

« Même un tigre aurait laissé un morceau intact, maugréa-t-il. »

L'identité des victimes et leur profil intéressèrent Charlemagne Legba. C'était un jeune couple d'une vingtaine d'années au moment des faits, répondant aux patronymes de Pierre Jupiter et de Corinne Boukman, deux Haïtiens venus de Port-au-Prince pour faire du tourisme en France. Cette enquête serait longue et difficile. Officiellement, les deux Haïtiens n'avaient aucun parent vivant sur le sol de France, leurs corps avaient été directement rapatriés en Haïti via leur ambassade. Il s'appropriait à décacheter l'enveloppe scellée de la SNCF contenant un